



Le futur Juge des enfants.

Le 15 août — fête de l'Empereur, fête nationale — il devait y avoir le soir illuminations, retraite aux flambeaux, réception dans le Palais des Ducs de Lorraine par le maréchal Forêt, duc de Puebla. Tandis que mes parents se rendaient à cette réception, un de mes bons sapeurs vient me chercher pour me montrer le Palais illuminé et me faire entendre le concert militaire donné sous ses fenêtres. Je tournais bien sagement autour de la musique lorsque, à ma grande surprise, un bel officier aux aiguillettes d'or vient me dire que mes parents me demandaient. Donnant la main à l'officier d'état-major, je gravis, assez confus, les marches d'un superbe escalier brillamment illuminé, et quel n'est pas mon ébahissement lorsque, entré dans le salon, je vois le maréchal, portant le grand cordon rouge et bien d'autres décorations, prendre une glace sur un

plateau et me l'offrir. Je jette un regard d'effroi vers ma mère, et, sur son signe d'acquiescement, je me décide à accepter la glace. Le maréchal, qui avait surpris mon geste interrogateur, me complimente et me souhaite de toujours me demander, lorsque j'aurai un acte à accomplir, si ma mère l'approuverait.

De quatre à dix ans, je ne vois, dans mon existence, rien d'extraordinaire.

Mon père voulait faire de moi un gaillard actif et énergique ; dès l'âge de sept ans, je reçus des leçons d'escrime et de gymnastique ; mais j'étais plutôt un « père tranquille » ; c'est ma sœur, de quatre ans plus jeune que moi, qui était douée d'un caractère extrêmement vif.

Ma mère s'efforçait surtout de former ma conscience. Elle m'apprenait à pratiquer la morale évangélique. « Il fallait toujours chercher à faire plaisir aux autres, ne pas même allonger une taloche à ma petite sœur Jeanne lorsqu'elle me griffait ;



Commandant et Madame Rollet

Mon devoir, en qualité de grand frère, était d'ailleurs de toujours la protéger et de lui donner de bons exemples. »

« Avec mes petits camarades, s'ils venaient chez moi, je ne devais jouer qu'aux jeux qui les intéressaient puisque je les recevais. Lorsque j'allais chez l'un d'eux, je devais, pour lui faire plaisir, accepter le jeu qu'il me proposait. »



Le D^r Rollet, de Bordeaux.

Je me rappelle avoir un jour formulé cette objection : « Mais alors quand pourrai-je jouer à ce qui me plaît »?

— Quand tu seras seul, me répondit ma mère.

Je travaillai assez consciencieusement comme externe au lycée de Clermont-Ferrand, puis au collège de Tulle. J'y étais d'ailleurs fort encouragé par mon excellent grand-père maternel, médecin à Bordeaux, chez qui nous passions nos vacances. J'ai souvenir du cadeau qu'il me fit des « Mémoires d'un âne », à l'occasion du prix d'excellence qui m'avait été décerné à Tulle. C'est de cette époque que date mon goût pour la lecture.

Lire de belles histoires quand mes devoirs étaient finis et ensuite aller les raconter au jardin public à des petites filles qui faisaient cercle autour de moi et m'écoutaient bouche bée, me plaisait beaucoup plus que me livrer à des sports violents ou flanquer des coups de poing à des camarades.

J'aimais aussi, quand j'étais seul, faire manœuvrer chez moi mes soldats de plomb ou bien, quand l'on me menait sur la place des Quinconces, orienter la voile et le gouvernail du petit bateau que je faisais filer sur le magnifique bassin auquel je regrette, comme M. Francis Jammes, qu'on ait substitué la colonne des Girondins.

Bon élève de huitième au lycée de Chambéry en 1870, j'obtins du chef de musique du 47^e la promesse de faire exécuter un morceau bien connu de *la Dame Blanche* : « Ah ! quel plaisir d'être soldat ! » lorsqu'on annoncerait mon prix d'excellence à la distribution des prix.

Hélas ! le jour où la distribution devait avoir lieu, le 47^e se battait à Reichshoffen, tous les officiers supérieurs tombaient, mon père était transporté blessé à Strasbourg, qui allait être investi, tandis que le 47^e s'acheminait vers Sedan sous la conduite d'un capitaine.

Ma mère nous avait emmenés, ma sœur et moi, à Bordeaux, chez mon grand-père.

Je fus profondément impressionné, Chaque matin, j'accompagnais ma mère à la poste pour savoir si quelque pigeon voyageur avait apporté des nouvelles de Strasbourg. L'après-midi nous préparions de la charpie ou nous allions visiter les blessés dans les hôpitaux. Le soir, à Notre-Dame, nous chantions le *Parce Domine*. Le 4 septembre, je vis arracher

de son socle par la populace et jeter à la Garonne la statue équestre de Napoléon III qui occupait le centre des Allées de Tourny. J'étais atterré à la nouvelle de nos défaites.

Enfin mon père revint de Strasbourg où il avait reçu une seconde blessure. Je le revis fatigué et surtout navré d'avoir été contraint de hisser le drapeau blanc sur la citadelle qu'il avait reçu mission de défendre.

Dès lors ma décision fut prise. Je suivrais la carrière de mon père. Je restai en septième au lycée de Bordeaux tandis que mon père allait, pendant quelques mois, servir en Algérie, puis, la guerre et la Commune terminées, nous le rejoignîmes à Montpellier où ma mère me fit faire ma première communion, tout seul, parce que nous ne savions pas dans quelle direction nous partirions bientôt.

C'est sur le plateau de Satory que mon père fut chargé de reconstituer le 87^e, et me voici à Versailles.

Là j'éprouvai encore de bien pénibles impressions. On y jugeait et parfois on y fusillait des gens qui ne me paraissaient pas plus mauvais que d'autres. Je n'oublierai jamais la nuit passée en prières pour l'âme de l'un d'eux, par les femmes de trois officiers supérieurs obligés d'aller assister à son exécution. On l'avait connu enfant de troupe.

Au lycée, j'entendis pour la première fois parler politique. Comme



Henri et Jeanne en 1870.

il était de- bon ton alors de ne pas travailler à la classe d'allemand, cette classe se transformait en Parlement : nous disposions d'ailleurs de papier avec en-tête de l'Assemblée nationale grâce à nos camarades fils de députés. A la sortie on se disputait ; j'ai même, pour m'être livré à des pugilats en faveur de la République, vu disparaître mon chapeau dans un égout de l'avenue de Saint-Cloud, ce qui me valut une forte semonce maternelle.

L'année suivante, à Louis-le-Grand (car le régiment se déplaçait chaque année), je compris qu'il fallait travailler ferme. Il y avait en cinquième, une tête de classe remarquable et notamment un certain Bernés — qui devait plus tard entrer à Normale. J'avais toutes les peines du monde à me tenir dans la moyenne.

Je ne me remis à peu près d'aplomb, après un second séjour à Versailles, qu'en troisième, au lycée Condorcet. J'y rencontrais des camarades dont la puissance de travail faisait mon admiration : Moreau-Nélaton, Raymond Kœchlin, Martel, Virey et bien d'autres.